

MAUVAIS DÉBUT — (Suite et fin)



IV

—Une petite aumône pour un malheureux qui revient du Yukon...

passant et repassant ; puis, les Arabes en profitaient pour surprendre l'homme et lui couper la tête. Et c'était dans la sebka d'Oran que la satanée bête se montrait d'ordinaire.

Nous marchions.

On regardait de tous ses yeux.

Rien ne parut d'abord.

Mais voilà que vers dix heures du matin un point noir se dessina à l'horizon, grandit en avançant sur nous, et peu à peu on reconnut un Mahari, qui s'arrêta à un kilomètre environ, planté devant la colonne.

Cet animal était en effet bizarre, je vous assure ; on distinguait ses harnais encore dorés, reluisant par place au soleil : c'était bien lui, le *chameau d'or*.

Il s'était fait un grand silence.

La colonne s'était arrêtée à contempler le Mahari ; lui, immobile, et comme cloué au sol, nous fixait.

Plus d'un se sentait mal à l'aise ; nous étions pourtant beaucoup ; mais le nombre ne fait rien dans les choses surnaturelles.

Le colonel qui commandait la colonne et qui voulait nous prouver que ce Mahari n'était pas un être fantastique, lança des cavaliers contre lui ; il resta impassible jusqu'au moment où on allait le joindre ; puis, soudain, il fila avec une rapidité telle que jamais nous n'avions rien vu de pareil.

Les cavaliers revinrent et la colonne se remit en marche.

Mais chacun se disait :

—Il faudra ouvrir l'œil cette nuit, car le *chameau d'or* viendra *charmer* les factionnaires, et les Arabes seront là pour scier les cous.

Pendant toute la journée, le maudit animal fut en vue.

Il allait et venait, tantôt en flanc, tantôt en queue, tantôt en tête ; arrivant dans un nuage de sable, se postant pour nous tenir sous ses yeux que l'on sentait braqués sur soi, puis repartant enveloppé dans un nuage de poussière.

Ces allures extraordinaires d'une bête en liberté nous avaient tous frappés ; peu d'homme s'écarterent du camp quand on y fut arrivé.

Je me trouvais de garde cette nuit-là ; on me plaça à l'avancée, en sentinelle perdue, comme cela se pratique toujours en Europe, comme ça s'est fait trop longtemps en Afrique où les Arabes ont coupé la tête à tant de factionnaires.

Vous savez la consigne : "Défense de tirer sans tuer." C'est une mesure prise pour empêcher le conscrit de donner l'alarme inutilement, et de décharger son fusil sur des pierres. Quinze jours de prison à qui fait feu sans présenter un cadavre au chef de poste.

Je veillais ; mais je pensais au *chameau d'or* et je frissonnais un peu en y songeant. Connaissant les Bédouins, pour ne pas être en vue, je m'étais creusé un trou dans le sable et je m'y étais installé.

Ça m'avait un peu raffermi le cœur ; je me trouvais abrité et point en vue.

J'espérais que le Mahari ne viendrait pas.

Mais vers onze heures du soir j'aperçus le *chameau d'or* à une cinquantaine de pas de moi.

Le damné Mahari était là ; la lune l'éclairait en plein et un objet que ses rayons frappent semble agrandi d'une façon extraordinaire.

La s... bête me paraissait démesurée.

Puis, en arrière, son ombre couvrait un espace immense et sombre, qui formait une grande tache sinistre sur le lac lumineux : car le sable reflète les clartés du ciel comme un miroir.

Jamais de ma vie je n'ai eu plus peur.

Des Bédouins, des Russes, l'ennemi enfin, ça ne fait pas trembler ; on sait qu'on est devant des hommes.

Mais lorsque, loin de son camp, dans le silence de la nuit, apparaît un être bizarre, inexplicable, on se sent frissonner ; jusqu'alors on n'a cru à rien : on s'est moqué des fantômes.

Et un fantôme est là !

Car à n'en pas douter le *Chameau d'or* était quelque chose de surnaturel.

Tout ce que l'on en avait raconté me revint à l'esprit : les sentinelles égorgées ; les vedettes disparues ; les mauvais sorts jetés sur les colonnes ; et tant d'autres histoires lugubres qui couraient les bivacs.

Je me sentis tout à coup si tremblant, si glacé que j'étais incapable de tenir mon fusil ; je flageollais dans mon trou et je serais certainement tombé, si j'avais été debout.

Était-ce la terreur ?

Était-ce un charme ?

(A suivre)

LE CASUS BELLI

Alice.—George et Josephine ne sont pas en bons termes.

Lucie.—Est-ce qu'il a deviné son âge ?

Alice.—Non, mais il a donné à entendre qu'elle était assez vieille pour que son âge puisse être deviné.

CAS UNIQUE

Elle.—Te souviens-tu, George, le soir que tu m'as demandé d'être ta femme, j'ai incliné la tête et je n'ai rien dit ?

Lui.—Si je m'en souviens ? Mais je ne l'oublierai jamais. C'est la dernière fois que je t'ai vue agir ainsi.

SIMPLE RÉFLEXION

L'économie très souvent fait son testament en faveur de l'extravagance.

LA MEILLEURE PREUVE

Le docteur.—Votre mari paraît faible, nerveux, un peu surmené, mais il n'y a aucun signe de folie chez lui.

Madame.—Je suis pourtant sûre qu'il est en danger de perdre la raison. Il y a eu de la folie dans sa famille, vous savez.

Le docteur.—Vraiment ?

Madame.—Oui. Deux de ses sœurs ont eu l'avantage d'épouser des hommes riches, et elles en ont épousé de pauvres.

TROP ABSORBÉES

Quelques personnes sont si occupées à maintenir leur dignité qu'elles ne semblent pas être capables de faire autre chose.

LE BÉBÉ

Première petite fille.—Tante Alice et tante Clara sont venues, hier, et elles m'ont apporté une belle poupée.

Seconde petite fille.—Des tantes, pouais ! Tout le monde peut en avoir des tantes. Nous, ce sont des anges, des vrais anges qui visitent notre maison.

Première petite fille.—Les as-tu vus ?

Seconde petite fille.—Non, mais j'ai vu le bébé qu'ils ont apporté.

PAS DE JUGEMENT TÊMÉRAIRE

Ne pensez pas quand votre femme devient tout à coup plus affectueuse qu'à l'ordinaire avec vous qu'elle a toujours besoin d'une nouvelle robe. Ce pourrait bien être seulement un chapeau.



VI

... Oh ! Jérusalem... Mon client !